

Notes de lectures de Georges Leroy

Novembre 2008/2



L'attribution des étoiles est relative, et peut comporter des aspects négatifs... *le diable porte pierre*. Si l'appréciation porte davantage sur le fond que sur la forme, elle n'en constitue pas moins un jugement de synthèse avec sa part de subjectivité... mais non de relativisme.

Note: La qualité de ce document permet l'impression sur une imprimante de bureau:
(BR plus rapide et HR illustrations meilleures)

Quelle musique sacrée pour aujourd'hui ?



Mgr Miserach-Grau

Tempora, 128 p., 13 €

La musique sacrée, qui ne se limite pas au grégorien, ne doit pas seulement vivre dans le cadre des conservatoires, des concerts ou des nombreux enregistrements discographiques. Telle est l'intime conviction de Mgr Miserach-Grau, président de l'Institut pontifical de musique sacrée, qui a présidé à l'esprit de cet ouvrage. Le lecteur y trouvera de nombreux textes du magistère de l'Église rappelant les principes fondamentaux qui régissent la musique sacrée. Ces textes donnent les conditions et l'esprit d'un véritable renouveau de la musique sacrée aujourd'hui tel que l'auteur, s'inspirant de tous les papes de saint Pie X à Benoît XVI, l'envisage. Le but est bien l'accès au Vrai et au Bien par le Beau. Désormais, il convient donc de mettre en pratique ces recommandations, lors des célébrations domini-

cales par exemple, pour la beauté de la liturgie car selon St Augustin, quand on chante on prie deux fois !

Histoires salées du Moyen Âge



la Louve éditions, 416 p., 28 €

Ce livre n'est au fond rien moins qu'un recueil d'histoires drôles. Mais la particularité de ces histoires est de nous venir en droite ligne du Moyen Âge. Il s'agit en effet de poèmes médiévaux (XIIe-XIIIe siècles) originaires de "France du nord", de textes irrévrencieux, plutôt "salés", anticléricaux, parfois volontiers misogynes, mais toujours pleins d'humour et de dérision, au langage souvent très cru. Résolument, il n'a pas été question ici de donner de ces textes une édition scientifique au sens strict, avec force notes de bas de page et glossaire : éditeur et traducteurs se sont joyeusement donné le mot pour offrir au public 26 poèmes satiriques traduits "dans l'esprit", à savoir de façon litté-

raire et libre ; le but avoué étant de permettre ainsi une lecture aisée de ces poèmes mal connus, en leur conservant toute leur saveur, et parfois leur actualité.

Il y aurait beaucoup à dire par exemple sur ce superbe fabliau philosophique, « le vilain qui conquiert paradis par plait », librement traduit en français par « le paysan qui conquiert le Paradis en baratinant ». Dans ce conte, le vilain affronte successivement Saint Pierre, Saint Paul et Saint Thomas, ceux qui ont renié, combattu et douté du Christ avant de le reconnaître comme leur Seigneur. Vaincu par cette rhétorique, Dieu le Père finit par l'admettre en son Paradis. Dans cette série de fabliaux, on pourra bien entendu trouver des thèmes récurrents, celui de l'inversion de l'ordre social, comme dans « la dame châtrée », la critique de la noblesse dans « la malle de honte » et celle des rapports entre le clergé et l'argent dans « le testament de l'âne » attribué à Rutebeuf.

L'autre originalité de ce livre consiste en outre dans la réunion inédite de deux langues qui, précisément au XIIIe siècle s'opposaient. Voici pourquoi le lecteur trouvera dans ces pages trois versions successives de ces 26 fabliaux : l'une est le texte d'origine en ancien français, les deux autres sont en français et en occitan d'aujourd'hui. Puisse cet ouvrage apporter à chacun enseignement et bonne humeur, à travers cette immersion dans l'univers humoristique et irrespectueux de poètes médiévaux à la langue bien pendue. Cependant ces

fabliaux proposent une belle vision de la société de cette époque. Sans pré-tention scientifique mais avec le souci de rendre accessible des textes rares et importants, les éditions La Louve signent ici une belle réussite éditoriale

Il faut qu'il parte



★★★★☆

Sébastien Lapaque

Stock, 12 €

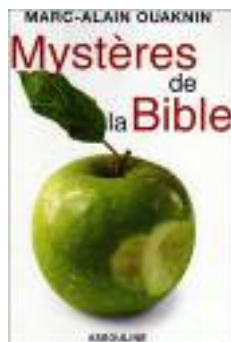
C'est un nouveau discours de la servitude volontaire. Mais pas un Contre'un comme celui qu'écrivit La Boétie. Voici le tableau d'une époque et un réquisitoire contre une bourgeoisie française aussi bête et borgne qu'en 1830 et en 1851. Que se passe-t-il dans ce cher et vieux pays pour qu'on accuse les pauvres d'être coupables de leur sort, pour que le travail, ce mal nécessaire, soit tenu pour une valeur, pour que le serpent de Mai 68 se morde la queue et que la culture soit rangée au rayon des biens de consommation?

Un homme à la tête de l'État incarne aujourd'hui le nihilisme d'une hyperclasse sans attaches et sans territoire qui voudrait oublier que l'homme est un animal social et que le lien compte plus que le bien. Il ne sera pas nommé dans cet exercice de style dont la violence vise d'abord les idées: le poisson pourrit toujours par la tête. Ce livre fait entendre le hurlement de bouledogue *vivisectionné* d'un écrivain non-conformiste.

L'auteur, qui n'est pourtant pas membre de la LCR, y va fort, très fort. Critique au Figaro littéraire, Sébastien Lapaque a publié des essais et des romans (dont "Les Idées heureuses", prix

François Mauriac de l'Académie française). Cette fois, il signe un réquisitoire, estimant que le chef de l'État n'est pas à sa place à Elysée. «C'est un livre sur une personne qui encombre la France», dit-il. «Un homme qui incarne la plus mauvaise part de nous-même à la tête de l'État». Royaliste, catholique et bernanosien, l'auteur est donc loin de la droite sarkozienne, du règne du fric, de l'amnésie organisée par la société spectaculaire marchande et des libéraux libertaires qui écrasent la génération suivante sous le talon de fer de leur fausse tolérance. Un manuel de résistance.

Mystères de la Bible



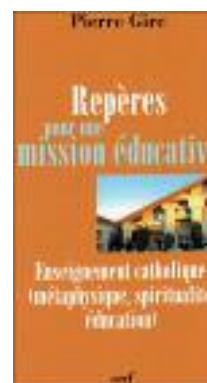
★★★★☆

Marc Alain Ouaknin

Assouline, 400 p., 26 €

D'où vient le mot "Bible"? Qu'est-ce qu'un Codex? Connaissez-vous les secrets de la B42? Qu'appelle-t-on exactement les manuscrits de la mer Morte? Pourquoi quatre Évangiles? Qu'est-ce que le Talmud? Comment, quand, pourquoi et par qui ont été écrits ces textes bibliques? Comprendre la Bible, c'est d'abord en comprendre son histoire. Dès le XVe siècle avant J.-C., un peuple, Israël, entame cette grande épopée d'écritures que l'avènement du christianisme va prolonger jusqu'au premier siècle de notre ère. Ces écrits constituent une véritable bibliothèque dont l'assemblage en un seul "Livre" est devenu le plus grand succès d'édition universel de tous les temps. L'auteur, rabbin et professeur, invite à découvrir cette fabuleuse aventure de manière pédagogique et juste.

Repères pour une mission éducative



★★★★☆

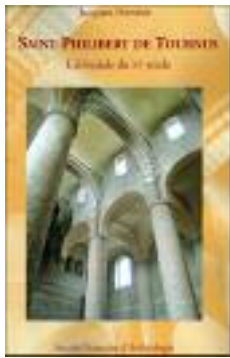
Pierre Gire

Le Cerf, 310 p., 30 €

Nous mesurons souvent le risque pour les institutions de focaliser toute leur énergie sur leur fonctionnement et d'oublier ainsi peu à peu leurs racines et leurs finalités, ou de faire comme si elles allaient de soi. L'Enseignement catholique (sous contrat) n'échappe pas à ce risque. Les Assises lancées en 2000 ont incité toutes les communautés éducatives à actualiser la participation originale de l'Enseignement catholique au service national d'éducation et à expliciter son identité, son "caractère propre". Ce livre, fruit de nombreuses interventions dans le cadre de formations ou de débats, situe l'Enseignement catholique à l'articulation d'une mission de service public et d'une mission d'Église.

Trois lignes de forces le structurent: la dimension métaphysique de tout être humain, cette ouverture à l'infini où s'enracine la possibilité même du processus éducatif; le fait religieux qui se donne une expression objective dans la culture et l'enseignement; la nécessité de penser l'inséparabilité de l'enseignement et de l'éducation en référence aux enjeux actuels majeurs de l'acte éducatif. Ce sont là des outils pour relier les choix pédagogiques, éducatifs et ecclésiaux quotidiens à l'anthropologie qui les fonde, des perspectives d'inspiration pour le développement d'un authentique dynamisme éducatif chrétien.

St Philibert de Tournus



★★★★☆

Jacques Henriët

Société d'archéologie française,
190 p., 30 €

La publication dans le Bulletin monumental, en 1990 et 1992, de deux gros articles de Jacques Henriët consacrés à l'église Saint-Philibert de Tournus a été un événement de premier plan dans la connaissance des débuts de l'art roman en France. La place du chevet de l'abbatiale parmi les grands monuments de l'an mille a été pour la première fois reconnue, au terme d'une critique des sources historiques et d'une étude architecturale menées de manière exemplaire. Au cours du second quart du XIe siècle, la construction de l'avant-nef et la mise en chantier de la nef de Saint-Philibert de Tournus ont marqué un tournant décisif dans les expériences sur le voûtement, avec des solutions dont la beauté et l'audace ont fait la célébrité de l'édifice. Un peu plus de quinze ans après leur publication, ces études n'ont pas pris une ride. À l'occasion du Congrès Archéologique de France 2008, la Société Française d'Archéologie a souhaité mettre ces textes à la portée d'un large public et les rééditer, augmentés par une conférence inédite de l'auteur, mort en 2002, d'une bibliographie mise à jour et d'annexes présentant les découvertes récentes (apports de la dendrochronologie, sondages et fouilles archéologiques avec notamment la redécouverte des mosaïques du déambulatoire à l'occasion des restaurations de 2000-2002).

L'Incendie du Chiado



★★★★☆

François Vallejo

Viviane Hamy, 221 p., 18,50 €

Après avoir cultivé avec succès la veine historique, l'écrivain renoue avec une inspiration plus contemporaine. Spectateur involontaire de l'incendie qui embrasa le quartier du Chiado à Lisbonne en 1988, le romancier a tiré de ses souvenirs un huis clos d'une noirceur sans faille. Cinq personnages un peu fous décident de se laisser enfermer dans ce quartier historique de Lisbonne ravagé par les flammes. Tous ont franchi la limite de la « zone interdite » sur un coup de tête. Murés dans cette prison de cendres, de braises et de décombres, ils découvrent un monde sens dessus dessous où ils peuvent laisser libre cours à leur imagination et à leur malaise, sans plus de faux-semblants. Le vieux Carneiro, le premier, a sauté le pas pour protéger des pillards ce quartier qui est toute sa vie. Chacun trouve une bonne excuse pour lui emboîter le pas. Agustina la capricieuse cherche sa fille. Eduardo rêve de prendre le pyromane en photo. Le « Français », lui, a rendez-vous avec un certain Soares pour dénouer un secret de famille.

Règlements de comptes et renversement d'alliances, obsessions troubles et jeux de séduction, les rapports humains se dérèglent à la vitesse d'un feu qui se propage. La situation souvent leur échappe, donnant lieu à quelques scènes cocasses. Au petit jeu de la vérité auquel se prête le mystérieux Juvénal, personnage charismatique et trop lucide pour être honnête,

personne ne sortira gagnant. Sous son regard impitoyable, les masques tombent et les petits arrangements avec la vérité se lézardent, menant ce théâtre d'ombres aux portes de la folie. Une poésie du désastre intacte, qui joue habilement des clairs-obscur et des changements de perspective.

Sous l'apparence d'un classicisme sobre, l'auteur n'aime rien tant que la bizarrerie. Cet enseignant en lettres classiques au Havre place souvent ses personnages dans des situations extrêmes pour les regarder repousser leurs propres limites. Ses notations incisives distillent l'étrange dans des atmosphères vénéneuses : moite dans Ouest, brûlante et apocalyptique ici dans ce huitième roman.

Terre de Caux



★★★★☆

Frédéric Malandain

140 p., 35 €

Voici un livre qui alterne et allie, dans ses 140 pages un très beau texte avec de très nombreuses photographies couleur. La terre de Caux a mille visages et plus encore d'images. Elle est terre des hommes qui font face à la mer. L'homme dans et face à la nature. Les auteurs ont pris le parti de faire de cette promenade un cheminement au sein de ce pays pour en extraire son essence et sa totalité : faune, flore et hommes sont fixés un instant. L'ouvrage est avant tout le senti d'une terre cauchoise, capté par deux amoureux de cette terre, de ce pays si caractéristique. Chaque image, chaque texte, pose un regard qui s'enquiert du fondement de ce lieu. Foi de normand, un livre, un beau livre qui dit la réali-

té, ses joies et ses souffrances avec un léger accent de nostalgie.

Alexandre Soljenitsyne, en finir avec l'idéologie



★★★★☆

Daniel J. Mahoney

Fayard/Commentaire, 335 p., 20 €

Dans un essai brillant, l'intellectuel américain Daniel Mahoney s'inscrit en faux contre ceux qui réduisent la pensée du géant russe à un « passésisme réactionnaire ».

Soljenitsyne n'est pas seulement un héros ou un écrivain titanesque, c'est aussi un homme à prendre au sérieux sur le plan de la pensée. Tsariste, grand russe, antisémite, slavophile, théocrate... : pour qualifier l'homme du Discours de Harvard, les horizons n'ont pas manqué, venant parfois de ceux qui avaient si longtemps résisté à la vérité sur l'horreur du communisme réel. Une certaine intelligentsia de gauche, mais aussi libérale, reprenait d'une main ce qu'elle accordait de l'autre : Soljenitsyne était une grande conscience mais un écrivain discutable et, qui plus est, un vilain réactionnaire passéiste. Une désinformation intellectuelle formidablement orchestrée en Occident que met en pièces l'auteur, professeur de philosophie politique à *Assumption College* (Boston), spécialiste de la pensée française, qui a écrit des essais sur Bertrand de Jouvenel, de Gaulle et Raymond Aron. Relisant l'œuvre de Soljenitsyne et ses nombreux discours, l'auteur met en évidence la cohérence d'une réflexion qui a évolué au fil des ans.

Ce livre très dense et remarquablement préfacé par Alain Besançon souhaite en finir avec l'idéologie. Car c'est bien l'idéologie comme volonté de reconstruire ou de produire un homme déraciné du réel, et non seulement le communisme comme idéocratie totalitaire, que combattait Soljenitsyne, ce que certains aimeraient oublier. "Soljenitsyne envisage une société "décente" dans laquelle l'homme ordinaire est protégé des abstractions sophistiquées de la gauche ("l'utopie socialiste") et de la droite (le "marché" considéré comme une fin et non encadré par la loi et la morale)", précise l'auteur. La critique d'une modernité par définition « progressiste » ne fait pas pour autant de Soljenitsyne un anti-moderne. Fondamentalement conservateur, proche, à certains égards, de l'implacable analyste de la Révolution française que fut Edmund Burke, Soljenitsyne est loin d'être étranger à la tradition occidentale, au contraire. Il a lu Aristote, saint Thomas et Pascal, mais aussi Montesquieu et Tocqueville. Ce qu'il conteste avec virulence n'est pas l'Occident en soi, comme le fit Dostoïevski, mais une pensée des Lumières qui a hypertrophié la raison et fait de l'individu le centre et la fin de tout, quitte à le rendre insignifiant.

« Le projet de l'humanisme anthropocentrique dont les États libéraux marchands et le totalitarisme communiste sont des expressions concurrentes est fondé sur un évitement : il donne congé au problème de la mortalité humaine. La société de masse moderne détourne les être humains de la mort. Les citoyens des sociétés modernes sont absorbés dans la vie quotidienne », écrit Mahoney. Une phrase qu'on aurait aimé écrire. Il conclut que l'analyse de Soljenitsyne est « remarquablement semblable à la critique faite par Heidegger de la dictature de l'ordinaire quotidien dans laquelle les hommes (...) évitent toute confrontation directe avec leur finitude ». Partisan critique de la démocratie libérale, Soljenitsyne croyait que celle-ci ne pouvait être sauvée de l'*hybris* du consumérisme et de la vulgarité

culturelle que par des éléments ou traditions nationales et religieuses prélibérales, à l'instar de Péguy. La grande force de ce livre est de démontrer à quel point cet homme fut proche de ce que nous avons de meilleur.

Au lieu de soi, l'approche de St Augustin



★★★★☆

Jean-Luc Marion

PUF, 448 p., 35 €

Serait-on en train de vivre l'un de ces "moments augustiniens" qui ponctuent régulièrement, en France, l'histoire des idées ? Sans doute, à voir l'intérêt que suscite le plus grand des Pères de l'Église latine chez des penseurs qui n'appartiennent pas au cercle des spécialistes. Depuis une vingtaine d'années, un éventail bigarré (Jean-François Lyotard, Jacques Derrida et d'autres) s'est approprié l'œuvre de saint Augustin (354-430). Cet engouement n'est pas sans susciter l'agacement de philosophes catholique, comme Jean-Louis Chrétien (*Saint Augustin et les actes de paroles*, PUF, 2002), Lucien Jerphagnon et aujourd'hui Jean-Luc Marion : pour eux, cette modernisation effrénée se ferait au prix d'une déformation de l'œuvre. À lire le présent essai, dense et exigeant, Augustin n'en demeure pas moins l'"*un de nous*". Son existentialisme religieux anticiperait notre ère "*post-métaphysique*", c'est-à-dire la nécessité de nous détacher des modes de penser propres à la philosophie classique depuis Descartes. Si l'auteur critique les interprétations phénoménologique et sur-

tout heideggerienne du corpus augustinien, il reste fidèle à leur geste de rupture avec la "métaphysique", comme à la quête d'une autre façon de philosopher, incarnée à ses yeux par Augustin. Cela veut dire: puiser la vérité à d'autres sources que celle de la connaissance de l'être; par exemple dans la "*volonté de puissance*" chez Nietzsche, dans l'éthique chez Levinas, ou encore dans la "*confession*" d'Augustin, laquelle fournit non seulement le titre de son livre le plus connu mais aussi la clef de son parcours et de sa présence dans notre horizon. Confesser, c'est faire l'expérience primordiale de la vérité. Non seulement parce que j'expose ma finitude mais aussi parce que je reconnais la dépendance de mon existence à l'égard de Dieu.

La lecture novatrice de l'auteur vise également à restituer l'unité interne de l'immense œuvre augustinienne. Cette unité est tronquée quand on n'y cherche que les prémisses de la philosophie métaphysique, ou quand on considère Augustin comme un simple exégète de l'Écriture. Ainsi est-il tentant de déceler chez lui la première formulation du *cogito* cartésien. Certes Augustin, renonçant à la théorie néoplatonicienne des émanations de l'être, privilégie-t-il le repli sur l'intériorité. Mais ce n'est pas pour y découvrir un "levier d'Archimède". On y trouve plutôt un moi à éclipse, "*en retard sur lui-même*", propulsé hors de lui, ne se cristallisant jamais en "*chose pensante*" comme chez Descartes. Ce moi n'existe que comme "*volonté*", non de puissance, mais d'amour. Pour l'auteur, la conversion au Vrai est possible dès lors que le moi se reconnaît comme "*adonné*" à Dieu.

Car il s'agit bien d'un itinéraire de conversion. Un trait qui distingue les *Confessions* d'Augustin de deux des plus célèbres autobiographies. Des *Essais* de Montaigne, parce que celui-ci énumère ses fautes sans jamais chercher à s'en repentir. Des *Confessions* de Rousseau, parce que chez lui Dieu disparaît dans l'entreprise de disculpation du moi calomnié. De même l'auteur minimise-t-il la théorie de la grâ-

ce, par laquelle la pensée d'Augustin a été transmise au travers des filtres janséniste et pascalien: selon cette théorie, c'est la grâce divine qui me rend libre et me fait moi-même. Le débat entre le salut "par les œuvres" ou "par la grâce" en perd son acuité.

Cette ample lecture d'Augustin, réorientée autour de la "*confessio*", fera date. En battant en brèche maintes paresse interprétatives, elle évite l'écueil des approches exclusivement théologiques ou philosophiques, et donc nécessairement parcellaires. On pourrait regretter de ne pas voir affleurer ici un Augustin moins sublime mais lui aussi sujet de méditation: le pourfendeur des manichéens, des pélagiens et autres hérétiques; ou l'évêque d'Hippone cherchant l'appui d'un pouvoir romain en pleine décomposition; ou enfin l'un des bâtisseurs du christianisme.

Le Commencement d'un monde



★★★★☆

Jean-Claude Guillebaud

Seuil, 390 p., 22 €

Voici un livre rafraîchissant comme il convient d'en lire en ce début d'automne, quand les feuilles se dessèchent dans un tel embrasement de couleurs que leur mort même est la promesse d'une autre lumière. D'une part, sa lecture est facile, offrant de manière accessible un panorama des grandes mutations contemporaines; d'autre part, son optique est d'un optimisme rare, qui tranche avec ces auteurs dont le ton sombre tient lieu de profond.

Si les « déclinologues » déclinent, l'auteur se montre « assumptiologue ». Quand ceux-ci se lamentent de la fin du monde, lui se réjouit du commencement d'un autre, même si l'auteur dresse l'inventaire de toutes les menaces. On peut ne pas être d'accord, mais son propos conserve l'avantage de nous arracher à toute résignation ou radotage.

La thèse que Guillebaud conteste est celle du « choc des civilisations ». Il lui oppose non pas la cohabitation étanche (le multiculturalisme a fait long feu), mais une « modernité métisse ». Ce métissage tient le juste milieu entre deux contraires qui s'excitent l'un l'autre: une mondialisation uniformisante, d'un côté, et, de l'autre, des crispations identitaires. Aussi l'auteur reprend-il à son compte certaines idées de la « pensée post-coloniale » qui renvoie dos à dos colonialisme et anticolonialisme pour penser l'entrelacement des cultures. Le métissage, au reste, n'est pas un projet d'avenir. C'est une réalité présente et passée. Une « civilisation » n'est pas une réalité subsistante et fixée une fois pour toutes: elle est déjà issue de ce brassage qui, ces derniers temps, ne fait que s'accélérer. Rien de plus absurde que ce « tiers-mondisme dévot », qui n'est que le négatif du « fardeau de l'homme blanc », et repique au mythe du bon sauvage, figeant l'Africain, par exemple, dans des traditions immuables. Rien de plus faux, aussi, que de réduire tout universel à une forme d'impérialisme: le christianisme n'a rien d'une entreprise européenne de colonisation. Le véritable universel n'appartient à personne.

Le problème est que le soi-disant métissage actuel s'opère si vite qu'il n'a pas le temps du recueillement. Il est commercial et virtuel. L'auteur, à la suite de Bernanos, parle avec rigueur de ce phénomène de « désincarnation ». Car le métissage se fait, souvent au mixer.

Benoît XVI, le choix de la vérité



★★★★☆

George Wiesel

Mame, Edifa et Magnificat, 608 p, 23 €

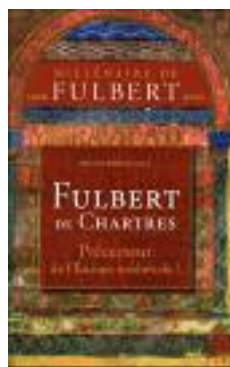
Après le succès de son livre sur Jean-Paul II, en 2005, l'auteur, voix éminente du catholicisme aux États-Unis, consacre aujourd'hui un ouvrage sur Benoît XVI. Le livre s'ouvre sur une analyse d'une rare pertinence, sur « l'Église qu'a laissée Jean-Paul II » puis initie le lecteur aux secrets du conclave. Non pour y trouver des petites confidences et des fausses révélations, mais pour y discerner les signes du grand secret du choix de Dieu pour Joseph Ratzinger.

Que l'on ne s'y trompe pas : l'élection de Joseph Ratzinger a été longuement réfléchie et inspirée chez les pères conciliaires. Tout d'abord accablé par la charge écrasante que ses confrères ont fait peser sur ses épaules, le cardinal Ratzinger, après l'avoir sentie tomber « comme le couperet de la guillotine », s'est rappelé ce que le Christ avait dit à Pierre : « suis-moi ! » et il a répondu « oui », totalement conscient des problèmes et des critiques qui l'attendaient à l'intérieur comme à l'extérieur de l'Église. 264^{ème} successeur du dit pêcheur, il n'ignorait rien du poids de sa charge.

L'auteur révèle ensuite la profonde transformation qui s'est opérée « de Joseph à Benoît », avant de mettre en scène un génial dialogue où l'œuvre du pape répond aux défis de l'avenir. Que de contrastes et de similitudes entre le Pape polonais et le cardinal bavarois qui ne cessèrent de s'épauler dans un même combat ! Le premier : un bloc de

granit, le second : un puits de science. L'un et l'autre se complétant harmonieusement. Homme de réflexion et d'intériorité, ne craignant pas d'aller à contre-courant, Benoît XVI sait, à son tour, s'entourer d'excellents collaborateurs. Il privilégie la liturgie, gardienne de la Doctrine par toutes sortes d'interprétations fantaisistes. Il s'agit d'un refus de défigurer le message évangélique et notre identité chrétienne. Benoît XVI centre toute sa pensée et son action sur deux piliers : la prière et l'Eucharistie. Benoît XVI est un pape de transmission et de continuité, attentif aux bouleversements actuels, paternellement penché sur les misères physiques et morales de l'Humanité. Unis contre le relativisme et l'individualisme ambiants, insidieusement destructeurs, Jean-Paul II a rassemblé les hommes et Benoît XVI a réveillé les consciences. L'écrivain dresse enfin le portrait vrai d'un intellectuel hors du commun qui a accepté de n'être que « le mulet de Dieu ». Un livre de conviction, d'optimisme et de foi qui se lit comme un roman où le lecteur est pris à bras le cœur et l'esprit.

Fulbert de Chartres, précurseur de l'Europe médiévale ?



★★★★☆

(dir.) Michel Ruche

PU Paris Sorbonne, 344 p, 24 €

Fulbert (vers 960-1028), qui fut évêque à Chartres de 1006 à 1028, semble inconnu pour ses contemporains. C'est à peine si les chroniqueurs du XI^e siècle citent son nom. De plus, la ville de Chartres elle-même l'oublia vite, alors qu'il avait reconstruit sa ca-

thédrale, après l'incendie de 1020. Heureusement, Sigon, le disciple et secrétaire de Fulbert, a eu l'heureuse idée de conserver ses lettres et ses écrits. Sans ces documents, qui furent utilisés à partir des XII^e-XIII^e siècles, nous ne saurions rien de Fulbert. Il a enseigné la dialectique, mais encore plus les sciences religieuses. Comme l'a écrit Sigon dans l'épithaphe qu'il composa pour son maître : « Fulbert [...] fut un fleuve de savoir remarquable dans les sciences humaines et sacrées. Fulbert, gloire des pontifes qui brilla dans sa carrière d'évêque, qui tout au cours de sa vie donna aux pauvres nourritures et vêtements. Il cultiva les vertus, pourchassa les vices et, avec l'aide de Dieu, fut incomparable dès son enfance... ».

Sa trace à Chartres comme chanoine et écolâtre apparaît à partir de 1004. Son enseignement y gagne une grande notoriété et préfigure les futures écoles de la ville, bien que Fulbert ne puisse être directement lié à la renaissance du XII^e siècle. Professeur au grand savoir, il compte de nombreux et fidèles disciples. Ses dons musicaux furent mis au service de la liturgie et au service du culte marial qu'il contribue à développer.

Fulbert est aussi réputé comme conseiller des rois et des princes, notamment par sa proximité avec Hugues Capet, puis avec Robert II. Il sera un évêque consciencieux et intègre, soucieux de l'indépendance de l'Église, mais aussi de paix et de concorde dans le respect des personnes. C'est ainsi qu'il cherche à réconcilier le comte Eude II de Blois avec le roi de France. Il utilise le droit féodal qui est très respecté dans le nord du royaume tandis que les territoires du sud le pratiquent moins et l'oublie. À ce titre, le duc Guillaume V d'Aquitaine le consulte par une lettre pour lui demander quelles sont les obligations qu'a le vassal envers son seigneur, son vassal Hugues de Lusignan ne souhaitant pas lui obéir. Fulbert de Chartres lui répond dans une célèbre lettre que la fidélité se résume en 6 mots : salut, sécurité, honneur, intérêt, facilité et liberté.

L'économie morale



★★★★☆

Laurence Fontaine

Gallimard, 438 p., 20 €

L'air du temps, chez les économistes, les sociologues, voire les historiens, est à la réflexion. Existe-t-il une alternative à cette forme nouvelle d'ensauvagement qu'est devenu le libéralisme économique, pour lequel tout peut désormais s'échanger, y compris la vie, comme des biens ordinaires? Réponse la plus courante: le retour à l'économie du don et le développement du microcrédit, observé dans les pays du tiers-monde. Aidant les êtres à se désengluer de la misère plutôt qu'à faire fructifier l'argent sur le marché de la spéculation financière, le microcrédit est aujourd'hui paré des atours d'une économie morale, parce que solidaire.

«*Doibvez tous jours à quelqu'un*»: les sociétés de l'Ancien Régime s'étaient fait une morale de l'éloge des dettes prononcé par Panurge. À tous les niveaux de la pyramide sociale, la société préindustrielle fut marquée par l'endettement. Aristocrates dans le besoin recourant aux services de «dames à la toilette» qui écoulaient vêtements ou bijoux, manouvriers accumulant les dettes auprès du boulanger, de l'usurier et bientôt des monts-de-piété, marchands sollicitant leur famille ou leurs alliés, tous eurent recours au crédit. Cette «finance foisonnante et informelle», l'historienne Laurence Fontaine la décrit dans un livre qui vise à réhabiliter le rôle du crédit et du marché dans la lutte contre la pauvreté. À cette fin, plongeant dans les annales économiques de la France du XVIe au XVIIIe siècle, elle étudie ce qu'elle appelle,

d'une belle formule, le «crédit minuscule». Minuscule parce que sa banalité en fit un acte quotidien, propre à informer sur les pratiques les plus intimes du comportement économique. La chronique de cet art d'emprunter et de prêter, puisée dans les actes notariés, les archives des prisons, ou encore les pièces de Shakespeare et de Molière, est très instructive. L'économie, fondée sur la confiance et le crédit, est alors encadrée dans des enjeux sociaux qui la dépassent. Se tissent ainsi des réseaux d'obligations en cascade, donc de pouvoir, dans les espaces géographiques et sociaux les plus variés. La relation de confiance entre créanciers et débiteurs, prêteurs et emprunteurs, constitue un lien social fondamental.

L'aristocrate retardant le paiement de ses dettes en jouant de ses relations de cour y est mis à égalité avec ces blanchisseuses qui «détournent» à leur profit les règles de l'endettement lorsqu'elles utilisent le mont-de-piété dans un sens que ne renierait sans doute pas un *trader* contemporain: «elles donnent une semaine de délai au client pour lui rendre son linge et utilisent ce délai pour le déposer propre au mont-de-piété. Avec l'argent obtenu, elles achètent quelques menus objets à vendre et avec l'argent gagné dans la revente, elles achèvent le cycle et désengagent le linge quand il est temps pour le client de le récupérer», précise l'auteur. Les monts-de-piété, sur lesquels ce livre porte plus particulièrement, en furent l'illustration la plus frappante. Créés pour restreindre, par charité, l'emprise de l'usure sur les pauvres, gérés comme de véritables banques de prêt, ils furent détournés de mille et une manières. Par ceux que la gêne occasionnelle mettait à mal de liquidités comme par ceux qui y voyaient un bon moyen d'échanger, le matin, la couverture de la nuit contre un veston, avant de faire l'inverse le soir venu.

Dans un monde incertain, où coexistent deux cultures économiques –une culture aristocratique fondée largement sur le don et une éthique marchande qui le refuse–, la dette est donc moins une chape coulée sur les indivi-

us qu'une stratégie de survie permettant d'échapper un temps au destin que leur réserve le capitalisme naissant: diminution de la rente pour les uns, bas salaires pour les autres. C'est bien de la coexistence entre la logique du don et celle du marché que naquit cette économie de «confiance obligée et de crédit généralisé».

Même si le livre s'arrête, on peut le regretter, à l'aube du mouvement d'industrialisation porté, dès la fin du XVIIIe siècle, par une nouvelle classe de marchands et d'entrepreneurs, on sent bien, à sa lecture, que cet équilibre précaire fut alors rompu. À l'époque, en effet, la bourgeoisie ne joua plus le jeu du prêt et de l'endettement qui avait prévalu jusqu'à son avènement. L'économie de la dette fut alors entièrement remise en cause, au détriment des plus pauvres. Pourquoi? Pas parce que cet échange aurait été déraciné de son substrat social et quotidien pour être pris en charge par le marché, affirme l'auteur, mais bel et bien parce que le marché du crédit s'en trouva raréfié. Ici, l'auteur conteste donc les thèses défendues par l'historien de l'économie Karl Polanyi ou, après lui, par les défenseurs de «l'autre économie», prompts à opposer le marché et le don, la finance globale destructrice et les échanges locaux socialisateurs.

De cette expérience historique, Laurence Fontaine tire des leçons pour le présent. Selon elle, la lutte contre la pauvreté ne suppose pas de «sortir» du marché, mais de mettre celui-ci au service de tous. Ce livre foisonnant reste hélas trop discret sur le destin de l'endettement aux XIXe et XXe siècles. Ainsi, les développements consacrés à la place des femmes dans l'économie du crédit, ou la marchandisation des œuvres d'art mériteraient-ils d'être prolongés pour nourrir notre réflexion pour aujourd'hui. Le grand mérite de l'ouvrage, outre qu'il force le lecteur à lire dans l'actualité immédiate une résurgence du passé (on pense au microcrédit, au site Internet *eBay* ou à la crise des *subprimes*), est de prendre à contre-pied certains préjugés sur l'origine de «l'ensauvagement» économique contemporain.